

**Scénario du film «1925 — Sergueï Essenine. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»**  
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte dresse un tableau sombre de l'année 1925 en URSS, marquée par une véritable épidémie de suicides. À Léninegrad, on compte jusqu'à 10–15 suicides par jour, davantage qu'en 1917. Différents milieux sont touchés : des communistes « en béton armé » se donnent la mort, désenchantés par la NEP qui ramène l'argent, les inégalités et la vulgarité du quotidien, là où ils espéraient une révolution permanente. Certains anciens combattants, eux, deviennent de riches « millionnaires soviétiques », tandis que les chômeurs sombrent : les prix industriels montent, les salaires s'effondrent, moins de 10 % des inscrits à la bourse du travail touchent un maigre secours. Les démobilisés de l'Armée rouge, qui ne trouvent pas d'emploi depuis la guerre civile, sont particulièrement désespérés.*

*Une autre catégorie de suicidés vient des rangs du parti : militants séduits par le « Nouveau cours » de Trotski, qui parlait de démocratie interne, de critique et de lutte contre la bureaucratie. Quand Trotski se rétracte et proclame qu'on ne peut avoir raison que « avec le parti », ceux qui avaient pris ses paroles au sérieux se retrouvent trahis. Armés des revolvers qu'ils gardent encore sous l'oreiller, ils se tirent une balle, de même qu'une jeunesse étudiante gagnée par le désarroi. Les jeunes femmes, moins politisées, préfèrent le poison (le véronal). Le suicide devient presque une mode.*

*C'est dans cette atmosphère que se place la mort de Sergueï Essenine, fin 1925, mais elle se distingue de la masse par la dimension du talent perdu. Poète le plus célèbre de Russie à trente ans, il écrit la veille de sa pendaison son dernier poème, « Au revoir, mon ami, au revoir », rédigé avec son propre sang, comme l'ont montré des analyses médico-légales. Trois ans plus tard, la grande comédie d'Erdman, *Le Suicidé*, captera ce climat de désespoir et de désir de « droit au chuchotement » : le modeste Podsekalnikov veut simplement qu'on le laisse dire à voix basse que la vie est difficile, ce que Staline jugera « nuisible ».*

*Le texte suit ensuite la destinée d'Essenine : ses liens avec Trotski (qu'il admire comme « personnalité » historique), sa présence dans la file devant le cercueil de Lénine, le nécrologue compatissant de Trotski qui voit en lui un « enfant humain sans défense », inadapté à l'époque. Mais très vite, la ligne change : campagnes « contre l'esseninisme », livret *Contre le décadentisme*, et article féroce de Boukharine qui réduit sa poésie à une « obscénité russe maquillée et arrosée de larmes d'ivrogne ». On efface le poète pour affirmer que, dans le système soviétique, l'art n'a pas de valeur autonome.*

*Paradoxalement, c'est dans les prisons et les camps que la gloire d'Essenine survit et s'amplifie : les détenus de tous milieux apprennent ses vers, les « bagnards » en font un classique de la nostalgie et de la sensibilité carcérale. La vie privée d'Essenine, elle, apparaît chaotique : alcoolisme extrême, provocations (y compris des éclats antisémites sanctionnés par un simple blâme), relations tumultueuses avec Isadora Duncan, Zinaïda Raïkh, puis Sofia Tolstaïa. En même temps, il est fasciné par Pouchkine, dont il veut égaler la stature : bague au pouce, cape, photos au*

*piéd du monument, jeux de pose. Jusqu'au bout, son inspiration reste puissante, alors que la psychiatrie le suit de près et que la police le protège autant qu'elle le surveille. Le texte laisse entendre qu'Essenine n'a pas tant été « écrasé par la vie » que par la puissance insupportable de son propre talent, dans un contexte où l'État se réserve le monopole de la parole et refuse même le « droit au murmure*

## **Scénario :**

### 1925. Sergueï Essenine

L'année 1925 fut exceptionnellement riche en suicides. À Léninegrad, en 1925, il se produisait de 10 à 15 suicides par jour. C'est nettement supérieur au niveau des suicides de 1876, lorsque Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski avait fait naître une vague d'inquiétude à propos de l'état d'âme de la jeunesse pétersbourgeoise. En 1925, il y a même plus de suicides qu'en 1917, année révolutionnaire. Et le désespoir extrême touche alors des groupes de citoyens soviétiques tout à fait différents, on pourrait même dire opposés.

Les communistes en béton armé se tirent une balle à cause de la NEP. Car la NEP, ce sont de nouveau l'argent, un dernier adieu à l'idée d'égalité, la fin totale de la romance révolutionnaire. La NEP, c'est le quotidien. Et le quotidien, après l'orgie de la révolution, est insupportable au point d'en pousser certains au suicide. Bien sûr, pas pour tout le monde. Certains participants à la révolution et à la guerre civile, en 1925, se sont reconvertis en millionnaires soviétiques. Par exemple, quelques anciens partisans rouges dans le Sud ont fait une carrière fulgurante dans l'élevage ovin. En 1925, leurs filles se reposent dans les meilleurs sanatoriums de Crimée, tandis que leurs fils jouent gros dans les casinos.

Les chômeurs en finissent aussi avec la vie.

L'idée économique principale de la direction du pays est de relever d'urgence l'industrie. À n'importe quel prix. Au sens propre du terme. Le vice-président du Conseil supérieur de l'économie nationale, Piatakov, exige :

« Tous les moyens, d'où qu'ils viennent, doivent être envoyés vers le capital fixe de l'industrie. »

Selon Piatakov, on peut obtenir facilement ces moyens en augmentant les prix de gros des produits industriels. On augmente donc les prix de gros. En conséquence, les prix de détail s'envolent aussitôt. Dans le même temps, les prix d'achat des produits agricoles restent les mêmes, c'est-à-dire bas. Personne n'a plus les moyens d'acheter les produits industriels. Ils s'entassent dans les entrepôts. Par conséquent, les bénéfices des entreprises tombent à zéro. Et, en conséquence, les salaires ouvriers aussi. Le chômage grimpe inexorablement.

Moins de 10 % des personnes inscrites à la bourse du travail touchent une allocation de chômage. D'ailleurs, à la fin des années 1920, c'est justement sur la base des listes de la bourse du travail de la capitale que l'on arrêtera des gens pour les envoyer travailler au Goulag, dans le cadre d'un système d'« emploi forcé ».

« Nous nous souvenons de vous, il me semble que vous cherchiez du travail. Voilà. »

La bourse du travail de Moscou se trouvait dans la ruelle Rakhmanovski. On l'appelait la Rakhmanovka.

En 1925, l'allocation de chômage équivaut à la ration de famine de 1919 et n'est versée qu'à un seul membre de la famille du chômeur. En cas de perte des documents attestant l'ancienneté de travail, et quel que soit le nombre d'enfants, aucune allocation n'est versée.

Dans un état de tension particulièrement aigu se trouvent les soldats de l'Armée rouge démobilisés qui n'ont pas trouvé de travail durant toutes les années écoulées depuis la guerre civile.

Parmi les chômeurs, on compte plus de suicides chez les hommes que chez les femmes.

Au plénum du Comité central en juillet 1926, Piatakov dira que les crises sont inhérentes à l'économie soviétique, tout comme à l'économie capitaliste. Et en septembre 1926, la présidence du Conseil central des syndicats (VTsSPS) reconnaîtra, dans une résolution, sa totale impuissance dans la lutte économique contre le chômage. Il reste deux ans et demi avant le premier plan quinquennal de Staline. Celui-ci sera déjà entièrement libéré de toute loi économique.

En 1925, les hôtels des capitales destinés aux étrangers sont pleins. Beaucoup de prostituées. Les hommes se répartissent en trois catégories : voleurs, corrompus et fonctionnaires du parti de différents niveaux. La nuit, on se bat à coups de couteau. Parfois en criant : « Je suis membre du parti depuis 1917 ! »

Parmi les membres du parti de la vieille garde, ceux d'avant la révolution, il existe une catégorie particulière de gens qui, en 1925, se suicident eux aussi. Dans la terminologie de Staline, on pourrait les appeler des trotskistes. Même si, à proprement parler, ils ne le sont pas. Ce sont des gens qui ont mordu à l'hameçon des articles de Trotski intitulés *Le nouveau cours*. Ils ont réagi sincèrement à ses paroles sur la domination de la bureaucratie dans le parti, sur la nécessité de la liberté de critique et de la liberté de la presse, sur la démocratie interne au parti.

Trotski, six mois plus tard, se rétracte et déclare que « personne ne veut ni ne peut avoir raison contre son parti ». Trotski explique que « l'on ne peut avoir raison qu'avec le parti ».

Ceux qui avaient mis leurs espoirs dans la démocratie du parti se tirent alors une balle dans la tête. Ils en ont les moyens : tous ont conservé des armes de la guerre civile. Par habitude, ils dorment encore avec un revolver sous l'oreiller.

Après la guerre civile, après les détachements de réquisition de grains (les « prodotryady »), ils se tirent une balle pour marquer leur refus d'obéir à la discipline du parti, comme s'ils la voyaient pour la première fois et la goûtaient enfin.

La jeunesse étudiante, gavée du *Nouveau cours* de Trotski, se suicide aussi.

De jeunes demoiselles qui n'ont jamais entendu parler de Trotski s'empoisonnent au véronal. Le suicide est à la mode en URSS en 1925.

La mort de Sergueï Essenine, à la toute fin de 1925, détonne dans cette tendance pour une simple raison : c'est la mort d'un très grand talent.

Le dernier poème d'Essenine, écrit la veille de sa pendaison, commence par le vers : « Au revoir, mon ami, au revoir ».

Dans les archives de l'Institut de littérature russe (Maison Pouchkine) de l'Académie des sciences, on a prélevé sur le papier portant le poème une fine couche du colorant. La méthode d'analyse microspectrale a confirmé que le poème était écrit avec du sang :

« À l'issue de l'expertise médico-légale, il a été conclu que pour écrire le poème *Au revoir, mon*

*ami, au revoir*, compte tenu de la taille des lettres de l'original, il faut 0,2 ml de sang humain "vivant". »

Trois ans après le suicide d'Essenine, le dramaturge Nikolai Erdman écrira la comédie *Le Suicidé*. D'après beaucoup, la meilleure pièce soviétique. Le héros principal du *Suicidé* est un petit bourgeois sans emploi, Semion Semionovitch Podsekalnikov. Il est sujet à l'hystérie, et sa femme croit un jour qu'il a décidé de se tirer une balle dans les toilettes de l'appartement communautaire. Ensuite, il se décide vraiment au suicide, puis se ravise. Le petit homme se transforme sous nos yeux. Il prend la décision d'appeler au Kremlin. Il téléphone et dit :  
« J'ai lu Marx, et Marx ne m'a pas plu. »

Et dans son monologue final, il va encore plus loin :

« Je ne demande pas grand-chose — pour l'amour de Dieu, permettez-nous de dire que nous avons du mal à vivre. Ne serait-ce qu'ainsi, à voix basse : "Nous avons du mal à vivre." Camarades, je vous le demande au nom de millions de gens : donnez-nous le droit de chuchoter. »

Et après ces mots, prononcés par ce petit homme ridicule, Semion Semionovitch Podsekalnikov, qui n'a pas trouvé le courage de se suicider, à la toute fin de la pièce, suivant la tradition tchékhovienne, on évoque soudain un inconnu :

— Fedia Petounine s'est tiré une balle. Il a laissé un billet.

— Quel billet ?

— "Podsekalnikov a raison. La vie ne vaut vraiment pas la peine d'être vécue."

Staline interdira personnellement la mise en scène du *Suicidé*, aussi bien à Stanislavski qu'à Meyerhold. Staline dira : « La pièce est vide, et même nuisible. »

Essenine lui, Staline le interdira plus tard. Et la raison de l'interdiction, ce sera Trotski. Trotski aimait les poèmes d'Essenine. Essenine avait Trotski « sur la langue ». Par une nuit de mai 1920, Essenine remonte le boulevard Tverskoï, depuis la statue de Pouchkine — Pouchkine se trouvait là — avec sa nouvelle connaissance, Nadejda Volpine. Elle a vingt ans, elle écrit des poèmes, elle donnera plus tard un fils à Essenine. À Nadejda Volpine, sur le boulevard Tverskoï, Essenine dit :  
« Lénine n'existe pas. Il s'est étalé dans la révolution. C'est autre chose avec Trotski. Trotski se porte lui-même à travers l'Histoire comme une personnalité. »

En 1924, Essenine sera très impressionné par la mort de Lénine. Le 23 janvier, Essenine sort pour un temps du sanatorium pour malades nerveux de la rue Bolchaïa Polyanka, où il suivait un traitement pour troubles psychiques. Il traverse les cours d'immeubles de Zamoskvoretchié et se joint à la foule qui accompagne le cercueil de Lénine jusqu'à la salle des Colonnes. Dans la salle des Colonnes, Essenine reste debout plusieurs heures.

Lorsque Essenine sera lui-même dans son cercueil, c'est Trotski qui écrira le nécrologe. Gorki dira :  
« C'est Trotski qui a écrit le mieux. » Le nécrologe sera lu lors de la soirée commémorative à l'Art Théâtre de Moscou, puis publié sous forme d'article dans *Pravda* et dans *Izvestia* :

« Un enfant humain sans défense a été précipité dans l'abîme ! Essenine dissimulait à demi, sous une grossièreté affectée, la dureté de l'époque à laquelle il était né, il la dissimulait, mais ne s'en est pas protégé. "Je n'en peux plus", a dit le poète vaincu par la vie, sans défi ni reproche.

Essenine s'est toujours, semble-t-il, senti étranger à ce monde. Mais ce n'est pas un reproche — peut-on seulement lancer un reproche à la poursuite du plus lyrique des poètes que nous n'avons pas su garder pour nous !

Le poète n'était pas étranger à la révolution — il lui était non apparenté. »

Un an après la mort d'Essenine paraît un petit recueil intitulé *Contre le décadentisme, contre l'esseninisme*. Puis un autre livret, *Les Humeurs décadentes chez les jeunes. L'esseninisme*.

Enfin, en janvier 1927, *Pravda* publie un article de Boukharine intitulé « Notes méchantes ». En 1927, Boukharine est membre du Politburo et rédacteur en chef de *Pravda*. Fin 1926, Kamenev, Zinoviev et Trotski ont été exclus du Politburo. L'amour de Boukharine pour Staline est à son zénith. Dans *Pravda*, Boukharine écrit sur Essenine. Ce texte n'est rien d'autre qu'une réponse à Trotski. Deux ans plus tard. Mais sans mentionner Trotski.

« Essenine est talentueux ? » — demande Boukharine, pour mieux se répondre. — « Bien sûr, le vers d'Essenine résonne souvent comme un ruisseau d'argent. Et malgré tout, l'esseninisme, c'est un juron russe outrageusement poudré et effrontément maquillé, abondamment trempé de larmes d'ivrogne. Sur le plan idéologique, Essenine représente les traits les plus négatifs du village russe et du soi-disant caractère national : les coups de poing, la plus grande indiscipline intérieure, la divinisation des formes les plus arriérées de la vie sociale. »

En deux ans après la mort d'Essenine, le relief politique soviétique s'est simplifié. Les principales figures sont effacées, même si ce n'est pas encore par la mort. On balaie le défunt Essenine en même temps qu'elles. Non par crainte de la force de la parole. Mais pour affirmer que le poète n'a aucune valeur en soi.

La suite de l'histoire soviétique assurera à Essenine une popularité incroyable dans les prisons et les camps. Le poète Anatoli Jiguline écrit :

« Quand on apprit que je me souvenais de tant de poèmes d'Essenine, je devins dans le baraquement un homme utile et respecté. Les gens les plus divers — anciens bandits et voleurs, anciens officiers, ingénieurs et anciens kolkhoziens, ouvriers — écoutaient Essenine avec un immense étonnement et une grande joie. »

L'écrivain Varlam Chalamov dit :

« On traquait toutes les notes de nostalgie, tout ce qui suscitait la pitié, tout ce qui rapprochait de la sentimentalité carcérale. Les truands ont fait d'Essenine un classique. »

Le prêtre et philosophe Pavel Florenski notait :

« Dans les gens de Riazan — et Essenine vient de Riazan — il y a quelque chose d'exceptionnellement agréable : douceur et bonté, une sorte de tendresse absorbante. L'esprit de Riazan est l'exact contraire de la dureté et de la sécheresse. Le peuple de Riazan est le plus agréable. Mais il est aussi dépourvu de caractère. »

Les publications d'Essenine « en liberté » seront extrêmement rares et maigres.

Après la guerre, il arrivera une histoire entre les murs de l'université de Moscou. Un jeune homme courtise une jeune fille. Elle lit en cachette Essenine. Il la dénonce. On la renvoie du Komsomol. Ensuite elle l'épouse.

Essenine, dans son tout dernier poème, écrit :

Dans cette vie, mourir n'a rien de nouveau,  
Mais vivre, bien sûr, n'a rien de plus neuf.

Du point de vue d'une grande philosophie, ces deux vers ne contiennent guère de découverte, mais d'un point de vue poétique, tout le poème est d'une beauté folle. Et tout simplement fou. Car dans le dernier vers de son dernier poème, Essenine ruse. « Mais vivre, bien sûr, n'a rien de plus neuf », ce n'est pas de la lassitude, c'est la jeunesse dorée. Car jusqu'à sa mort — toute la ligne d'arrivée — n'est qu'un élan créateur ininterrompu. Dans le talent, il n'y a aucun signe de fatigue ni d'épuisement. Le diagnostic médical et la mort, c'est autre chose, à part. En 1925, Sergueï Alexandrovitch Essenine, trente ans, est le premier poète de Russie.

En 1925 commence la préparation de l'édition complète de ses œuvres. Essenine dit :  
« En Russie, presque tous les poètes sont morts sans avoir vu l'édition complète de leurs œuvres. Moi, je verrai mon recueil. »

L'été, le 30 juin, il signe avec Gosizdat un contrat pour l'édition en trois volumes de ses poèmes et de ses longues pièces en vers. À la fin novembre, les trois volumes sont remis à la composition.

Essenine dit que ses vers sont très bons, que personne n'écrit ainsi désormais, et que Pouchkine est mort depuis longtemps. Pouchkine ne lui laisse jamais la paix. Pouchkine, c'est un but qui peut rendre fou. La distance qui les sépare se réduit à son minimum le jour des funérailles d'Essenine, quand on déploie sur la Maison de la presse une banderole funèbre : « Le corps du grand poète national repose ici. » On porte trois fois son cercueil autour du monument de Pouchkine. Une cérémonie funèbre a lieu là aussi. Les vers sont lus par Katchalov, bon ami d'Essenine, acteur du Théâtre d'Art. Au premier rang de la foule de plusieurs milliers de personnes se tient la dernière épouse d'Essenine, Sofia Andreïevna Tolstaïa, petite-fille de Tolstoï. Joue un orchestre militaire envoyé par Mikhaïl Lashevitch, adjoint de Mikhaïl Frounze (Frounze est mort deux mois plus tôt dans des circonstances obscures, sur la table d'opération de l'hôpital Botkine). Lashevitch se tirera une balle en 1928. Là se trouvent aussi le metteur en scène Vsevolod Meyerhold et sa femme, Zinaïda Raïkh, l'ancienne épouse d'Essenine. Meyerhold était pris d'une jalousie furieuse envers Essenine. Anatoli Mariengof écrit :

« Fais-lui signe du doigt, et elle (Raïkh) aurait fui Meyerhold sans parapluie sous la pluie et la grêle. »

Anatoli Mariengof est un ami proche de longue date d'Essenine. En 1919, ils dorment dans le même lit, dans une chambre louée dans l'appartement n° 43 de la maison n° 3 de la ruelle Bogoslovski.

Aux funérailles d'Essenine, Zinaïda Raïkh crie : « Notre soleil s'en est allé » et enlace leurs enfants, nés de son union avec Essenine, que Meyerhold élève.

Essenine aimait montrer les photos de sa fille et de son fils à ses connaissances. Il gardait toujours les photos dans sa poche. Il avait quitté Raïkh deux mois avant la naissance de leur fils. Elle n'avait pas de logement. Elle trouva refuge avec le nourrisson à la Maison de la mère et de l'enfant, rue Ostojenka. Pour l'époque, c'était plutôt bien. Le fils d'Essenine, Konstantin, deviendra un célèbre journaliste sportif, grand connaisseur de football et homme d'une grande finesse. Essenine aimait davantage sa fille.

Nadejda Volpine se souvient : Essenine disait toujours : « J'ai deux enfants. » Une seule fois, en passant, il dit : « J'ai trois enfants. » Le fils aîné d'Essenine est Iouri Izriadnov. Il sera fusillé le 13 août 1937, accusé d'un complot contre Staline.

La mère d'Iouri, Anna Romanovna, après la mort de son fils, aidera le fils d'Essenine, celui qu'il a eu avec Zinaïda Raïkh. Raïkh a été atrocement assassinée après l'arrestation de Meyerhold.

Konstantin Essenine se souvient :

« Quand je me suis retrouvé seul, Anna Romanovna me donnait à manger, et plus tard, elle m'envoyait au front des colis avec du tabac et des vêtements chauds. »

Elle vivait dans un demi-sous-sol de la ruelle Vspolny. Lors de sa dernière visite chez elle en 1925, Essenine laissa sur la table une boîte de cigarettes. Il fumait des « Safo », avec l'image de la poétesse antique sur le couvercle. Le fils d'Essenine, Iouri, fuma toutes les cigarettes restantes, sauf une. Le fils d'Essenine, Konstantin, fuma cette dernière cigarette, restée après son père, en 1941, avant de partir au front. Son plus jeune fils, Alexandre Essenine-Volpine, né en 1924, Essenine ne le verra jamais.

Au meeting funèbre du 31 décembre 1925, la fille d'Essenine, Tatiana, âgée de sept ans, lisait Pouchkine : « Gel et soleil ! Journée merveilleuse... »

À l'été 1924, à Léninegrad, Essenine vient rendre visite à Akhmatova. Dans sa chambre du Palais de la Fontaine, ils parlent de Pouchkine et du portrait de Pouchkine par Kiprenski. Essenine dit : « Le peintre qui ferait de moi un portrait aussi flatteur n'est pas encore né. »

S'il y a bien quelqu'un qui n'était pas une interlocutrice appropriée pour ce genre de conversation, c'était Akhmatova : avec sa dureté, ses piques et son culte de Pouchkine, elle aurait pu se moquer de lui. Elle ne le fit pas. Et dans un poème écrit après sa mort, elle manifesta une rare et très haute compassion de poète à poète. Elle plaça sur le même plan la mort de Pouchkine et celle d'Essenine. Et, sans doute, la sage Akhmatova comprit mieux que quiconque la vraie cause de sa mort. Peu de gens sont capables de supporter la puissance de leur propre talent. Le talent est insupportable. Le talent est une bête.

Essenine et Akhmatova s'étaient connus bien avant cela, en décembre 1915, à Tsarskoïe Selo. Essenine était venu la voir avec le journal *Les Nouvelles de la Bourse*. Son supplément de Noël publiait ses poèmes, en compagnie de Blok, Hippius, Sologoub, Briousov, Bounine, Merejkovski. Essenine brûlait d'envie de lire. Naturellement, il appelait la jeune femme de vingt-six ans « Anna Andreïevna », et elle, après un moment d'hésitation, l'appelait, lui, vingt ans, « Sergueï Alexandrovitch ».

Akhmatova disait :

« Il lisait magnifiquement. Un peu trop fort toutefois pour ma petite chambre. Une chose me troublait : le dernier vers :

Je suis venu sur cette terre  
Pour la quitter au plus vite. »

Essenine arrive à Petrograd en 1915. Surmontant sa peur, il se présente chez Alexandre Blok, fréquente la maison de Zinaïda Hippius. La vénérable Zinaïda Nikolaïevna jette un coup d'œil à ses jambes à travers son lorgnon et demande :

« Qu'est-ce que c'est que ces guêtres, Essenine ? »

Essenine porte des bottes de feutre.

Il se souvient d'elle :

« Je suis entré dans le salon des Merejkovski. À ma rencontre, sa femme, la poétesse Zinaïda Hippius. J'étais habillé comme à la campagne, en bottes de feutre. Et cette dame me prend par le bras, me conduit à Merejkovski : “Faites connaissance, dit-elle, mon mari, Dmitri Sergueïevitch.” Je

m'incline, je lui serre la main. Elle me conduit à Filossofov : "Mon mari, Dmitri Vladimirovitch." Elle voulait embarrasser le gars du village que j'étais, mais moi, ça ne m'a pas fait broncher : elle m'aurait conduit à un troisième mari que je ne me serais pas démonté non plus. »

À la même époque, par l'intermédiaire du poète paysan Kliouev, déjà connu, Essenine fait la connaissance de Dmitri Loman, officier d'état-major auprès du commandant du palais. C'est au colonel Loman qu'il vient à l'esprit l'idée d'emmener ce garçon de Riazan à Moscou, chez la sœur de l'impératrice, la grande-duchesse Élisabeth Fedorovna, rue Ordynka.

On amène Essenine à Moscou avec le poète Kliouev. On habille Essenine d'une chemise de soie bleue, d'un long caftan de velours et de bottes à talons hauts. Après Moscou, Loman organise une lecture de poèmes devant l'impératrice douairière Maria Fedorovna, au Palais Alexandre à Tsarskoïe Selo. D'après les souvenirs d'Essenine, l'impératrice douairière lui dit :

« Je place en vous de grands espoirs. En des temps comme ceux-ci, où les ennemis de l'intérieur sèment le trouble dans le peuple, des poèmes patriotiques et fidèles au tsar seraient très utiles. »

Cette conversation a lieu quasiment de l'autre côté de la rue où Pouchkine avait lu son examen de sortie du lycée. Plus tard, Ilia Répine reproduira cet épisode. En 1915, Essenine fait justement connaissance avec Répine. C'est Tchoukovski qui l'amène chez Répine. S'y trouve aussi le peintre Annenkov — auteur des portraits de Trotski, Lénine, Essenine et beaucoup d'autres.

Youri Annenkov se souvient :

« La soif du titre de premier poète russe, le besoin de rattraper, dépasser, écraser les autres, obsédait bien des poètes russes : Severianine, Maïakovski, même le doux Khlebnikov. Un jour, je demandai à Essenine : "À quoi bon ce championnat douteux ?" "C'est la tradition", répondit Essenine, "j'ai lu chez Pouchkine : *Je me suis élevé un monument non fait de mains d'homme.*" »

À la même époque, Essenine lit des poèmes à l'hôpital militaire de Tsarskoïe Selo, devant l'impératrice régnante Alexandra Fedorovna. Il sert dans un train sanitaire. Dans son autobiographie de 1923, Essenine écrit :

« Après mes poèmes, l'impératrice a dit qu'ils étaient beaux, mais très tristes. Je lui ai répondu que toute la Russie était comme ça. »

En août 1923, à Moscou, dans leur appartement de la ruelle Bogoslovski, l'appartement qu'il partage avec Mariengof, fait irruption un tchékiste joyeux, Iakov Blumkine. Dès le seuil, il crie : « Les gars, Lev Davidovitch, Trotski Lev Davidovitch, peut vous recevoir aujourd'hui. Préparez-vous, on y va. »

En chemin, il passe chez le coiffeur, rue Tverskaïa. Il rencontre l'actrice Augusta Miklaševskaïa et lui lance :

« Je file, on m'a appelé au Kremlin, je cours me faire laver la tête. »

Dans cette situation, il y a deux évidents objets de culte. Le premier, c'est la chevelure d'Essenine. Nadejda Volpine se souvient :

« Essenine était amoureux du blond de ses cheveux. Il faisait partie de l'imagerie de sa poésie. Il voulait se voir en blond clair : il s'asseyait toujours délibérément de façon que la lumière tombe sur ses boucles. »

Dans sa barbe, des reflets roux apparaissaient, c'est pourquoi il était toujours rasé de près et poudrait ses joues rasées.

Le deuxième objet de culte, dans cette histoire de lavage de tête, c'est Trotski. Essenine disait :  
« ...Il y a un homme... S'il veut me fouetter, j'irai moi-même baisser mon pantalon et me coucher !  
Par Dieu, je me coucherai ! Tu sais qui ? Trotski. »

En août 1923, au Kremlin, Essenine dit à Trotski que les poètes paysans n'ont nulle part où publier :  
ils n'ont ni maison d'édition ni revue. Trotski lui répond :

« Nous allons aider. On vous donnera une somme pour les frais, et vous publierez dans une revue  
les œuvres que vous jugerez dignes. Bien entendu, la responsabilité, politique et financière, repose  
entièrement sur vous, camarade Essenine. »

Essenine remercie Trotski et refuse.

Iakov Blumkine, qui conduit Essenine chez Trotski, est un agent de la Tchéka, ancien socialiste-  
révolutionnaire de gauche, assassin de l'ambassadeur d'Allemagne Mirbach, et à nouveau agent de  
la Tchéka-OGPU. C'est un James Bond rouge impitoyable, participant d'aventures dans les quatre  
coins du monde. Non étranger à la poésie ni aux poètes.

Un jour, Blumkine, en blouson de cuir, revolver au côté, marche derrière Nikolaï Goumilev en lui  
lisant dans le dos les célèbres vers de ses *Capitaines* :

Découvrant une mutinerie à bord...  
Avec les manchettes rosées de Brabant...

Goumilev s'arrête et demande froidement :

— Que me voulez-vous ?

— Je suis un de vos admirateurs.

— Cela témoigne de votre bon goût, mais cela ne me regarde pas.

— Je voulais vous serrer la main, je suis Blumkine.

À ce nom, il ne reste plus trace de la froideur de Goumilev.

— Blumkine ? L'assassin de Mirbach ? Enchanté, enchanté.

Goumilev sourit et serre la main de Blumkine. Goumilev sera fusillé en 1921.

Blumkine se vantait de pouvoir inscrire qui il voulait sur les listes d'exécution — comme le Bon  
Dieu.

Au printemps 1918, avant l'assassinat de l'ambassadeur Mirbach, Essenine avait amené Blumkine à  
la fête de nom d'Alexeï Tolstoï. Montrant Blumkine d'un signe de tête, Essenine proposa à une  
dame :

« Vous voulez voir comment on fusille à la Tchéka ? Je peux vous arranger ça en une minute par  
l'intermédiaire de Blumkine. »

En 1923, lorsque Essenine se rend au Kremlin avec Blumkine, Trotski est encore commissaire du  
peuple à la Guerre et à la Marine, donc ministre de la Défense, et il est tout-puissant. En 1925, il  
sera complètement privé de tout pouvoir. Cet intervalle, entre la rencontre d'Essenine avec Trotski  
et la mort d'Essenine, ce court intervalle historique, est le plus crucial pour toute la suite de  
l'histoire soviétique. C'est précisément alors que Staline s'installe définitivement au pouvoir.

En 1924, on n'entend plus Trotski. À la fin de 1924, Kamenev, avec le soutien de Zinoviev, propose  
d'exclure Trotski du Politburo. Staline est, bien sûr, ravi que le coup porté à Trotski le soit par

d'autres mains que les siennes. Staline va jusqu'à dire qu'il est contre l'exclusion de Trotski du Politburo.

Mais en janvier 1925, au plénum du Comité central, Staline fait un rapport sur Trotski et l'accuse de vouloir « transformer l'idéologie du parti en bolchevisme sans léninisme ». Un tel homme ne peut naturellement pas rester commissaire du peuple à la Défense. Trotski est démis de ses fonctions, et Frounze le remplace. Le plénum avertit Trotski : si son travail fractionnel continue, il sera exclu non seulement du Politburo, mais aussi du Comité central.

Le membre du Comité central Emelian Yaroslavski, dans une conversation privée, qualifie la décision du plénum d'« en un sens historique ». Il dit :

« Jusqu'ici nous étions sous hypnose : il était interdit de toucher à Trotski, il avait un fauteuil permanent au premier rang du Politburo, et ce fauteuil était à vie. À présent, tout le monde, y compris Trotski, voit bien qu'on ne plaisantera pas avec lui. »

Trotski, dans ses mémoires, écrit qu'il a « cédé le poste militaire sans combat, même avec soulagement, afin d'arracher à ses adversaires une arme pour leurs insinuations au sujet de ses ambitions militaires ». Trotski laisse entendre la possibilité qu'on l'accuse de tentative d'usurpation du pouvoir.

Fin avril 1925, court une rumeur selon laquelle Staline et Trotski se seraient rencontrés quelque part, qu'ils se seraient entendus pour se réconcilier, et que Trotski allait bientôt recevoir un poste économique important. Trotski est effectivement nommé peu après membre de la présidence du Conseil supérieur de l'économie nationale, chef de la Direction électrotechnique et président du Comité des concessions.

En juin 1925, Staline déclare, dans un cercle assez large de camarades :

« Trotski a rampé sur le ventre jusqu'au parti. »

Trotski lui en donne vraiment l'occasion. Dans le n° 16 de la revue *Bolchevik* de 1925 est publiée une lettre de Trotski à la rédaction. La lettre est une critique du livre de l'Américain Max Eastman *Since Lenin Died (Depuis la mort de Lénine)*. Eastman s'inquiète de la dégénérescence du parti, du triomphe de la bureaucratie. Autrement dit, Eastman répète Trotski, sans savoir que Trotski s'est déjà renié, et que, pour cette raison, beaucoup en URSS se sont déjà tiré une balle dans la tête.

Dans sa lettre à *Bolchevik*, Trotski commence par critiquer le livre d'Eastman, mais finit par dire l'essentiel pour lui :

« Lénine n'a laissé aucun testament. »

Par là, Trotski affirme que Lénine n'a rien dit sur la grossièreté de Staline et n'a pas opposé Staline à Trotski.

« La situation même dans le parti exclut la possibilité d'un tel testament, poursuit Trotski. L'histoire de ce soi-disant testament est montée en épingle par la presse bourgeoise et menchevique d'émigration. Il n'existe au Politburo et au Comité central aucune circonstance qui pourrait donner le moindre motif à craindre une scission. »

Voilà. C'est-à-dire :

« Je suis entièrement à vous, Iossif Vissarionovitch », dit Trotski en 1925.

C'est après cette lettre de Trotski que Staline lâche qu'il a « rampé jusqu'au parti sur le ventre ». La plupart de ceux qui étaient au courant rirent de bon cœur de la plaisanterie stalinienne, d'autres furent horrifiés par la reddition instantanée et complète de Trotski.

Dans la première moitié de 1925, Grigori Zinoviev, membre du Politburo et chef de l'organisation du parti de Léninegrad, joue un rôle actif dans l'éviction de Trotski. C'est à son initiative que le comité du gouvernement de Léninegrad propose d'exclure Trotski non seulement du Politburo, mais du parti en général.

Après la victoire sur Trotski, fin 1925, Zinoviev se met en tête d'ouvrir un nouveau front contre Staline. Zinoviev espère sérieusement prendre la place de Staline. Le 18 décembre s'ouvre à Moscou le XIVe Congrès du parti. Staline y présente le rapport politique. Le lendemain, Zinoviev présente son propre rapport politique. Le 21 décembre, jour de l'anniversaire de Staline, s'exprime le membre du Politburo, président du Soviet de Moscou, Kamenev. Il dit :  
« Personnellement, je pense que le camarade Staline ne peut pas jouer le rôle de rassembleur de l'état-major bolchevique. »

C'est ce jour-là, le 21 décembre 1925, qu'Essenine sort de la clinique psychiatrique de Pirogovka, ruelle Bojeninov. Il s'y trouvait depuis le 26 novembre et se faisait soigner chez le célèbre psychiatre Gannouchkine. C'est chez Gannouchkine qu'il écrit *Mon érable dépouillé*. Il est complètement à bout après la dernière année. Toute l'année, comme la précédente, il écrit sans cesse. Et pourtant il dit :

« Je n'ai pas de rivaux, et donc je ne peux pas travailler. J'ai perdu mon don. »

Et il se remet à écrire. Juste avant d'entrer à la clinique de Pirogovka, il termine *L'Homme noir*. Il l'a écrit longtemps. Il l'a lu à beaucoup de gens, dans les endroits les plus divers.

Mikhaïl Zochchenko se souvient :

« Nous entrons dans une brasserie. Essenine vient à notre rencontre. Il dit quelque chose au serveur. Celui-ci lui apporte un verre de sorbier (liqueur). Les yeux fermés, Essenine boit. Il veut rappeler le serveur. Pour le distraire, je lui demande de lire des vers.

Il accepte, curieusement avec joie. Il lit le poème *L'Homme noir*.

Essenine est entouré par presque toute la brasserie. Des dizaines de mains le soulèvent et le portent jusqu'à une table, tout le monde veut l'embrasser, le serrer dans ses bras. »

Le mari de la sœur d'Essenine, Nassedkine, se souvient :

« Je l'ai surpris deux fois, coiffé d'un haut-de-forme et tenant une canne devant un grand miroir, avec un sourire indicible, inhumain, en train de parler à son double — son reflet. »

Le poète Nikolai Aseïev :

« Une autre image d'Essenine se dressait devant moi. Pas celle, bien connue, des boucles blondes, mais un visage vivant, lavé par le froid du désespoir, illuminé par la douleur et la peur devant son propre reflet. »

Ceux qui ont entendu le poème de sa bouche affirment que le texte imprimé est plus court et moins tragique que celui qu'il lisait. Essenine lui-même, en parlant de *L'Homme noir*, mentionnait souvent l'influence du *Mozart et Salieri* de Pouchkine.

Pouchkine lui apparaissait en rêve et dans ses insomnies. L'été 1924, à Tsarskoïe Selo, il se faufila par la fenêtre à l'aube et va jusqu'au monument. Puis il raconte :

« J'ai soudain eu un désir insupportable de voir Pouchkine. Le saluer le premier : "Bonjour." »

En chemin, il trouve un photographe, grimpe sur le monument et lui dit :

« Prends une photo de moi avec Sacha. Nous sommes amis. »

Puis il va à la gare, boit pour Sacha en disant :

« Qui sait quand nous nous reverrons. »

Il boit affreusement cette année-là. Quand on le presse de se soigner sérieusement, il répond avec son sourire habituel qu'il doit d'abord préparer pour Gosizdat l'édition complète de ses œuvres, puis qu'il se mettra au traitement.

Au même moment, à l'été 1925, figure au programme l'édition en 27 volumes des œuvres complètes de Trotski. Zinoviev a depuis longtemps le droit de publier ses propres œuvres. Les droits d'auteur des écrivains du parti sont versés indépendamment de la façon dont leurs livres se vendent.

Essenine sait qu'il doit être payé pour ses vers. Certains se rappellent qu'il considérait comme une insulte personnelle le fait qu'un même poème soit publié dans moins de cinq ou six recueils. Que les éditeurs fondaient sous son regard.

D'autres contemporains écrivent que ses visites aux rédactions se terminaient en général mal : qu'il supportait mal l'idée d'un refus, qu'en attendant l'argent il était nerveux et passait directement de la rédaction à la brasserie. La nuit, il rentrait ivre et sans argent. Il invitait tout le monde à boire et à manger. Il répétait souvent : « Je veux être riche ! » ou « Je serai riche, je ne dépendrai de personne — ils n'auront qu'à s'incliner. »

Riche, pour lui, est synonyme de « fort », « indépendant ». Nadejda Volpine se souvient qu'un jour, de façon inattendue, il s'est vanté :

« Mon grand-père n'était pas du tout paysan. Il avait deux bateaux à vapeur qui naviguaient sur la Volga. »

Son père lui écrit :

« Sergueï ! Si tu ne buvais pas, tu ne vivrais certainement pas comme tu vis. Tu aurais un appartement luxueux, au moins deux domestiques, tu vivrais comme un vrai barine. »

Essenine n'a absolument pas de logement entre 1924 et le début de 1925. Il vit chez des amis, chez des femmes qu'il connaît. En particulier chez Galina Benislavskaïa, à l'angle de la rue Bolchaïa Nikitskaïa et de la ruelle Brioussov, dans la maison 2/14.

En mars, il écrit à Benislavskaïa :

« Chère Galya ! Tu m'es proche comme amie. Mais je ne t'aime pas du tout comme femme. »

Benislavskaïa se suicidera au premier anniversaire de la mort d'Essenine, sur sa tombe.

Galina Benislavskaïa écrivait :

« Entre 1923 et 1925, Sergueï Alexandrovitch ne savait plus saisir les possibilités, il ne savait plus se frayer un chemin. "Comprenez, répétait-il, il faut que je frappe à la porte de ma propre maison, et on ne m'ouvre pas. Ça, on ne le leur pardonnera pas. Je serai une victime pour tous, pour tous ceux qu'on ne laisse pas entrer. Ce n'est pas un petit truc. À cause de moi, tout le monde sera furieux. Et nous sommes tous méchants, vous ne savez pas à quel point nous devenons méchants quand on

nous offense. Je crierai, oui, je crierai, partout. Ils me mettront en prison — qu'ils m'y mettent — ce sera encore pire pour eux.” »

Le poète, critique et ami d'Essenine, Gueorgui Ivanov, se souvient :

« Presque chaque nuit, Essenine hurlait dans tout le restaurant, parfois sur toute la place Rouge : “Cogne les communistes, sauve la Russie.” Tout autre que lui, à sa place, aurait bien sûr été fusillé. »

Le prosateur Andreï Sobol se souvient :

« En 1924, un ordre de la milice parlait d'Essenine : le conduire au poste pour le dégrisement et le relâcher, sans donner suite. Bien entendu, ce n'était pas par amour pour Essenine, mais pour une question de prestige — on ne voulait pas reconnaître officiellement les “divergences” entre le pouvoir ouvrier-paysan et le poète qui avait la réputation de poète paysan. »

Tous les policiers des commissariats centraux connaissaient Essenine. D'un rapport du policier Dorochenko :

« Il (Essenine) s'est permis d'insulter verbalement la milice ouvrière-paysanne soviétique, en appelant tous ceux qui se trouvaient là “salopards”. »

Le policier Kapteline :

« Le citoyen Essenine, se trouvant au poste, traitait les personnes présentes de “truands”, de “parasites”, et se permettait d'autres expressions indécentes. »

Les rapports de police au sujet d'Essenine et le fait qu'on ait ordonné de ne pas donner suite à ces affaires rappellent, par leur dessin extérieur, la situation de Grigori Raspoutine en 1915–1916.

Justement à cette époque, le jeune Essenine, comme Raspoutine jadis, est promené et montré dans tous les salons pétersbourgeois — des plus monarchistes aux plus libéraux. Raspoutine disait à ce propos : « On me promène comme un oiseau du paradis. »

D'après certaines informations, en 1916, circulait même l'idée politique de faire du jeune poète Essenine un contrepoids à Raspoutine. Peut-être pour cette raison le colonel Loman l'a-t-il d'abord emmené chez la grande-duchesse Élisabeth Fedorovna, ennemie acharnée de Raspoutine. Mais Ioussouпов tua Raspoutine. Puis vint la révolution de Février, puis Octobre.

Le poète Kliouev, ami d'Essenine hérité de l'époque d'avant la révolution, depuis les lectures devant la grande-duchesse, n'avait guère, par ses qualités morales, le profil d'un Piotr Viazemski auprès de Pouchkine.

En 1923, Kliouev est un raté, on ne le publie pas, il jalouse la gloire d'Essenine. Mais il se révèle un remarquable provocateur.

« Les youpins ne laissent pas publier. Les youpins gouvernent la Russie, voilà pourquoi je n'aime pas les youpins », disait Kliouev.

Extrait du procès-verbal d'interrogatoire d'Essenine au 47<sup>e</sup> commissariat de Moscou, le 21 novembre 1923 :

« J'étais assis dans une brasserie avec des amis, nous parlions de littérature russe. J'ai vu un type qui tendait l'oreille à notre conversation. J'ai dit à un ami de lui verser de la bière dans l'oreille. Après cela, le type s'est levé, est parti, et a appelé la milice.

Nous avons seulement mentionné les Juifs en disant qu'ils ne sont pas les maîtres de la littérature russe et qu'ils la comprennent des milliers de fois moins bien que le marché noir, où un grand pourcentage de Juifs se trouvent comme spécialistes.

Je me reconnais coupable d'insulte. Les insultes ont été exprimées par les mots "gueule de youpin". Je n'ai rien dit des pogroms contre les Juifs. »

Puis il y eut un tribunal d'honneur à la Maison de la presse. On prononça un blâme public, même si, au milieu des années 1920, l'antisémitisme était déjà un grave délit.

Après le jugement, Essenine disait :

« Quoi, ils se sont mis d'accord ou quoi ? Antisémitisme, antisémitisme ! Mais mes enfants sont juifs. »

Nadejda Volpine se souvient :

« Je l'ai souvent entendu dire que Raïkh était juive et Duncan aussi. »

Il fait la connaissance de la célèbre danseuse Isadora Duncan en 1921, dans l'atelier du peintre Yakoulov, rue Bolchaïa Sadovaïa, dans la maison où apparaîtra plus tard l'"appartement mal famé" de Boulgakov. Ce soir-là, Duncan ne s'assoit pas pour dîner avec tout le monde, mais s'installe sur un divan dans la pièce voisine.

Un homme en costume gris traverse la pièce à toute vitesse, bousculant presque les invités. Il crie : « Où est Duncan, où est Duncan ? »

C'était Essenine.

Essenine se querellera avec Duncan après un voyage aux États-Unis, à Paris.

Des États-Unis, il écrit à Mariengof :

« À part la langue russe, je n'en reconnais aucune autre et je me conduis de manière à ce que, si quelqu'un a envie de me parler, il n'ait qu'à apprendre le russe. »

À Paris, il déclenche un scandale monumental à l'hôtel avec Duncan : il casse des miroirs, brise des meubles. Il est arrêté, libéré grâce à Duncan, et part pour l'Allemagne.

À Paris, au restaurant, il se moque des officiers russes qui sont désormais serveurs. Il exige qu'ils boivent à la santé de la Russie soviétique.

À Berlin, lors d'une soirée d'écrivains émigrés, il exige qu'on chante *L'Internationale*. Et, à la question de savoir qui s'intéresse à la poésie à Moscou, il répond :

« Peut-être seulement les filles. Et encore, des juives. »

On se souvient que dans sa bouche, cela sonnait plaintif et tendre.

Duncan vient le rejoindre en Allemagne. Ils rentrent ensemble à Moscou.

« Oui, elle m'aimait beaucoup, et je sais — elle m'aime encore. Elle disait que je ressemblais à son fils disparu. Elle a beaucoup de tendresse. »

C'est ce qu'il confiait à Galina Benislavskaïa. Il disait :

« J'ai frappé deux femmes, Zinaïda et Isadora, et je ne pouvais pas faire autrement, l'amour est pour moi une torture. »

Il disait aussi que c'est Duncan qui l'avait envoyé à la clinique psychiatrique de la rue Polyanka. Dans cette clinique, il avait commencé un article, dont il restait un brouillon :

« Russes ! Il n'y a pas eu d'époque plus répugnante et plus infâme dans la vie littéraire que celle où nous vivons. L'état difficile du pays durant ces années a mis en avant des feldwebels de la révolution, qui ont des mérites devant le prolétariat, mais nullement devant l'art. »

En avril 1924, à Léninegrad, Essenine passe voir son ami Wolf Ehrlich, rue Basseïnaïa :  
« Tu sais, Kliouev m'a offert une bague. Une bonne bague, très ancienne, du tsar Alexis Mikhaïlovitch. »

Il pose ses mains sur la table. Une grosse bague de cuivre est passée à son pouce droit. Comme chez Alexandre Sergueïevitch. Pouchkine, la bague au pouce de la main droite, apparaît sur le portrait de Tropinine. Pour Pouchkine, la bague n'est pas un bijou, mais un talisman.

Sans doute Essenine est-il parti pour le Caucase sur les traces de Pouchkine. Ou peut-être pour une toute autre raison.

Dans les années 1950, le poète Boris Pasternak racontait à Olga Ivinskaïa qu'un jour, lui, Pasternak, Maïakovski et Essenine avaient été invités au Kremlin. Staline avait parlé séparément à chacun. Il était question de traductions en russe de poètes géorgiens.

En septembre, Essenine laisse tout tomber et part d'abord à Bakou, puis à Tiflis, puis retourne à Bakou.

Le premier secrétaire du Comité central du Parti communiste (bolchevik) d'Azerbaïdjan, à cette époque, est Sergueï Kirov. On le transférera un an et demi plus tard à Léninegrad pour remplacer Zinoviev. Chez Kirov, à Bakou, Essenine rencontre Mikhaïl Frounze, qui ne tardera pas à remplacer Trotski au poste de commissaire du peuple à la Défense.

Plus tard, chez Kirov, Essenine lira des poèmes de son nouveau cycle *Motifs persans*. On ne l'a pas laissé entrer en Perse, comme Pouchkine. On aurait pu. La résidence soviétique en Perse était alors dirigée par l'ami d'Essenine, toujours le même Iakov Blumkine.

De Bakou, Essenine vient à Moscou pour un mois. Durant ce mois, il rencontre la petite-fille de Tolstoï et homonyme de sa grand-mère, Sofia Andreïevna Tolstaïa. Il la ravit à Boris Pilniak et la présente comme sa fiancée.

Boris Pilniak écrira un an plus tard *Le Conte de la lune non éteinte*, consacré à l'histoire de la mort inattendue du commissaire du peuple à la Défense, Mikhaïl Frounze. En 1925, tout le monde parle de la mort de Frounze, en 1926, du livre de Pilniak. Essenine, lorsqu'il apprend la mort de Frounze, pleure. Pilniak sera fusillé en 1938.

À ses amis, Essenine répète souvent :

« Vous savez, je suis marié ! C'est bien, hein ? Sergueï Essenine est marié avec la petite-fille de Léon Tolstoï ! »

Le sarcastique Mariengof écrit :

« Sofia Andreïevna Tolstaïa, petite-fille de Léon Nikolaïevitch, ressemble à son grand-père jusqu'à l'in vraisemblable. Il ne lui manque que la calvitie et la barbe. »

Sofia Andreïevna elle-même écrit :

« Parfois je pense que je suis la femme la plus heureuse du monde, et je me demande — pourquoi ? »

Un ami demande à Essenine :

— Sergueï Alexandrovitch, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous savez, je vis avec une femme que je n'aime pas.

— Pourquoi vous êtes-vous marié ?

— Eh bien... Pourquoi ? Par dépit. C'est arrivé comme ça.

Et Sofia Andreïevna écrit à l'automne dans une lettre :

« Il a l'air un peu mieux, semble-t-il. Mais en général, il est fragile, et mon cœur se serre pour lui. »

Le critique Alexandre Voronski se souvient :

« Par une nuit d'hiver glaciale, sur la rue Tverskaïa, j'aperçus Essenine qui descendait d'un traîneau. Il portait un haut-de-forme et une redingote à la Pouchkine. Il s'emmitouflait soigneusement dedans. Il était sobre. Je lui demandai : "Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Pourquoi ce mascarade ?"

Il sourit : "Je veux ressembler à Pouchkine, le meilleur poète du monde." Et, payant le cocher, il ajouta : "Je m'ennuie terriblement." »

Et à Nadejda Volpine, la mère de son fils, il disait déjà :

« Tomber amoureux pour de vrai ! Ou attraper le typhus, peut-être ! »

Les médecins disaient alors que le typhus exanthématique régénère non seulement le corps, mais aussi l'âme. À condition de survivre.